

UNE NUIT DE REVE

Ils étaient là, réunis dans la pièce à vivre, trop petite et qui s'en excusait presque, mais si accueillante, si gaie. Chacun et chacune avait trouvé une place un peu au hasard, devant chaise ou fauteuil qui s'avavançait les bras ouverts - Même le chat qui, à pattes feutrées, glissait entre les escarpins ou les sabots, bottes de sept lieues ou pantoufles de vair. Il nous observait avec des yeux si lumineux, des yeux dorés qui contrastaient avec sa sombre fourrure couleur nuit. Ce soir là, je redécouvrais dans la nuit brune deux étoiles scintillantes, en songeant à ces vers appris à l'école primaire : « ... Il juge, il préside, il inspire. »

Incroyable, inouï, ils étaient tous venus des quatre coins d'Europe, certains en habits de fête, d'autres en habits du lundi (comme nous disions dans le jargon créatif de la famille), mais ils étaient présents, c'était des présents, oui des présents, qui débordaient de la hotte des souhaits demeurés jusque là virtuels : la grand-mère joufflue, si douée pour les tartes aux quetsches à la saveur mi sucrée mi acidulée, comme son pays de naissance, si loin là-bas, si près du cœur ; le cousin d'Espagne à fière allure, qui marchait comme s'il allait affronter à chaque minute un taureau massif et déterminé, tenant son mouchoir comme une 'muleta' ; le frère aîné, un peu timide, qui ce soir là rayonnait et s'activait sans mot dire à aider l'un ou l'autre, sans vraiment être efficace, mais plein de bonne volonté ; l'amie de toujours, accompagnée de sa chère guitare, et nous nous mîmes à chanter ensemble des chants de la chorale de notre village, *Coupo Santo, La Mer qu'on voit danser, la cambo me fai mau, bouto sello à moun chivau*, et puis sans transition, des airs moins de chez nous, *Fuchs Du hast die Ganz gestolen, gib sie wieder her*, des airs qui dansaient ensemble un pas de deux, s'accordaient, se saluaient, se séparaient pour mieux se retrouver, et célébraient l'Europe : cette Europe que nos familles surdouées et précoces avaient tissée, presque sans trop savoir comment, en suivant du bout du cœur le fil lumineux d'un destin à la fois facétieux et grave, qui attendait les ancêtres au tournant de deux guerres pour les réunir ... nous réunir.

Alors pouvaient se côtoyer pêle-mêle et s'entrechoquer les vins subtils de Moselle et les rouges rubis d'Occitanie. Et pour accompagner la cargolade, la brasucade et les fruits du soleil en salade, ces bons crûs coulent à flot, mais d'autres n'hésitent pas à s'imposer parfois, au gré des circonstances ou des humeurs chauvines, le Xérès d'Espagne, le Chianti d'Italie, des breuvages du Sancerrois, et même de pays que nous avons peut-être oubliés, que les ancêtres nous pardonnent..

De quoi faire tourner les têtes de tous, Occitans ou pas.

Et justement, après avoir fait honneur à quelques unes de ces spécialités ancestrales, tous se joignirent au concert de nos voix à « l'uni-son », même les fausses notes étaient acceptées par nos oreilles, dans la magie des cœurs électrisés.

Tout-à-coup, mon fils demeuré jusqu'ici plutôt silencieux, s'adressa à mon père – son grand-père – pour lui réclamer une histoire. Et dans l'escarcelle de cet aïeul, se cachaient tant de pans de vie, tant de souvenirs dorés sur tranche, tant d'anecdotes couleur argent, ou couleur or, ou teintées de gris et de noir, tels « là-bas, ces nuages, ces merveilleux nuages... ».

C'était à lui seul une niche aux trésors inépuisables, une source aussi 'intarissable' que son grand âge, du moins à l'aune d'un petit-fils qui commençait à peine à entrouvrir le tiroir du *secrétaire* de Vie, du meuble dépositaire du *secret(de la) terre*.

Et le père, le grand-père, l'époux de ma mère, le fils de l'autre grand-mère aux longs, très longs cheveux d'un noir éclatant, modestement enroulés en chignon, noir comme sa robe du dimanche ou du lundi, se mit à parler dans un silence recueilli. On ne buvait plus que ses paroles.

Il évoquait son pays de grand soleil, les danses endiablées au son des guitares, mais aussi les levers pénibles pour « aller travailler la vigne », le départ pour des lendemains hasardeux, sur les routes, dans des refuges. Et enfin, tout doucement, la magie des rencontres dans un pays qui l'avait adopté.

Et il parlait, il parlait, et il riait, il riait, et tout le monde riait, riait, riait...

Ils riaient, et la tête me tournait, elle tournait, elle dansait, elle chavirait, elle explosait !

Puis mon père se leva, et il disparut.

Et la fête s'évanouit doucement, se retira aussi discrètement qu'elle fut bruyante et colorée.

Cette fête chaleureuse de famille élargie, le rêve l'avait comme aspirée à lui dans la nuit d'encre pour lui donner vie,

ET IL ME PROCURA UN BONHEUR INFINI

Pour disparaître au petit jour, à pattes de velours.

Mais ce rêve d'une nuit m'a inspirée, m'a servi de modèle. Il m'avait insufflé, ou plutôt il avait soufflé, sur le feu follet du désir qui flambait dans l'âtre des vœux encore assoupis.

Ainsi, que les doux rêveurs, les utopistes, et les autres, se rassurent, tout fut mis en œuvre pour recopier le modèle le plus fidèlement possible, donner naissance à une belle flambée, afin que cette nuit de rêve puisse se parer au grand jour des couleurs de la réalité...

ET QUE LA FÊTE RE COMMENCE !